

THOMAS B. REVERDY

L'ENVERS DU MONDE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-103058-7

© Éditions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

« Ainsi, devant le Ground Zero, dans les décombres de la puissance mondiale, nous ne pouvons que retrouver désespérément notre image. »

Jean Baudrillard, *Power Inferno*, Galilée, 2002

Première partie

P E T E

Il faudrait une vie pour raconter une vie. Comment savoir à quel moment les choses ont commencé d'être ce qu'elles sont ? À quel moment les choses ont commencé tout court ?

En ce qui concerne Muhammad Sala, la seule certitude, c'est l'instant précis où elles ont fini.

Le chantier était un capharnaüm de grues, de poutres métalliques, de gravats, de dalles de béton, de canalisations et de tunnels abouchés au cratère comme béant en enfer, dans la chaleur étouffante d'août, au milieu des débris, des décombres ou ce qui apparaissait encore comme tel, simple enchevêtrement de matières et de machines, des hommes minuscules vêtus de gilets orange évoluant au milieu de tout ça selon des parcours compliqués, tortueux, gesticulant et criant des ordres, guidant les bulldozers et les pelleteuses, commandant aux bétonnières, aux foreuses, courant, grouillant, en ordre dispersé, mais en ordre, hermétique au profane, telle une fourmilière qui se recompose après qu'on a

marché dessus, et c'est exactement ce qui s'était passé, deux ans plus tôt un énorme pied invisible avait foulé le sol de l'Amérique, il avait laissé une empreinte large comme un quartier entier. Un trou, si profond qu'on aurait dit que les tours s'étaient comme retournées dans le sol, un simple creux, mais qui était comme l'envers du monde. Et maintenant, il fallait reconstruire, redescendre en cet enfer et le redresser vers le ciel, dans la chaleur écrasante d'août.

Tout le cratère était en roche, couleur de sable et d'ocre avec des coulées brunes et c'était le seul endroit peut-être où l'on s'apercevait que Manhattan était bel et bien construit sur le sol, qu'il y avait quelque chose, la terre, sous son béton. Même le parc ne donnait pas cette impression, tracé au cordeau comme il l'était, prisonnier d'une ville immense, avec ses rues et ses tunnels, le parc semblait ajouté, après coup, son argile meuble et grasse comme amenée de loin. Ground Zero. Le niveau du sol. Parmi les grues il y avait des sortes de puits de forage, comme dans les champs de pétrole, avec un marteau gros comme un camion, au sommet, qui se balançait et dont la masse terrible actionnait un perforateur ou une pompe, cela faisait un bruit sourd, régulier, très profond, qu'on oubliait vite parce qu'il était omniprésent, les coups de boutoir d'un métronome souterrain, un bruit si fort pourtant si bas que ce n'était qu'une vibration, comme le battement du cœur quand on a les oreilles bouchées dans un effort violent. Le

terrain était boueux ici, autour du derrick numéro 3, dangereux, protégé par des barrières de sécurité en bois peintes de couleurs vives, les rayures jaunes et noires des travaux. Les gilets fluo parlaient dans des talkies-walkies, ils portaient des casques antibruit. Ils arpenaient sans cesse. L'un d'eux s'arrêta.

Il regardait vers le puits, le remuement de terre boueuse plus sombre et plus lisse qu'alentour, faillit enjamber la barrière, se contenta de prendre appui dessus pour se pencher un peu plus. Il resta peut-être une minute ou deux à scruter, jusqu'à en être certain, il y avait là quelqu'un, un corps très loin, très bas, pas un de ces corps de l'attentat qui serait réapparu, celui-là portait un gilet orange, il faisait partie du chantier, bon sang il était difficile de savoir s'il remuait encore parce qu'il était secoué par la terre boueuse en mouvement perpétuel, il ne pouvait être que mort, il fallait s'en convaincre pour s'y préparer, le type alors s'est détourné de la barrière et s'est mis à courir en gueulant et en faisant de grands gestes. Il s'arrêta comme personne ne l'entendait, attrapa son talkie-walkie à deux mains et hurla dedans quelque chose en espagnol. Il fut bientôt rejoint par un autre plus gros, peut-être son chef d'équipe, qui reprit son souffle en marchant vers la zone dangereuse.

« Il y a un mec en bas, il est mort, c'est un gars à nous.

– Comment tu sais qu'il est mort ?

– Il est là, au fond.

- On ne le voit déjà presque plus.
- Il est mort.
- Il faut arrêter la pompe. »

Le gros type sembla réfléchir quelques instants. Le gilet orange disparaissait sous l'infatigable boue venue des profondeurs. Il s'est bien passé encore dix minutes. Des cris dans les talkies-walkies, d'un bout à l'autre du cratère vaste comme un quartier. Des contremaîtres, des agents de sécurité, des pompiers et puis des officiers de police, des ingénieurs, tout un attroupement et enfin le marteau qui ralentit, les chocs qui se font moins violents, le bruit qui s'immobilise.

L'homme avait un visage fin et creux, salement amoché par les pierres. Un badge où l'on pouvait encore déchiffrer son nom, Muhammad Sala, autrement pas de papiers, sans doute son portefeuille s'était perdu dans sa chute. Lorsque le lieutenant, sur place, demanda si quelqu'un le connaissait, personne ne répondit, les gars jetaient un coup d'œil au cadavre et regardaient par terre, hochaient la tête en signe que non, puis des coups de sifflet retentirent partout et le derrick se remit en route, doucement d'abord, et les gilets fluo se dispersèrent pour reprendre le travail.

Que sa mort fût l'aboutissement d'une semaine étrange ou de toute une époque, ou bien un simple accident – pourquoi pas ? –, c'est ce que conclut l'enquête officielle, ni ce matin-là ni plus tard, personne ne le reconnaîtrait, c'était comme s'il n'avait jamais existé.

Le gros Pete était entré dans le XXI^e siècle comme un serpent qui mue, en abandonnant toute une vie derrière lui.

Il faisait partie de ces gens dont vous pouviez imaginer rien qu'en les voyant qu'ils n'ont pas toujours été comme ça. Ce n'est pas si courant. La plupart du temps, lorsque vous croisez quelqu'un pour la première fois, vous ne songez même pas qu'il pourrait être autrement puisque, justement, c'est lui, c'est machin, c'est tant pis ou tant mieux, mais c'est ainsi, c'est le gros Pete, dans un bar de Brooklyn à deux heures du matin et les yeux dans la bière. Pourtant cette fois vous ne pouvez pas vous empêcher de vous demander ce qui a bien pu clocher dans cette vie-là. Lui-même, il n'en sait rien, il serait bien en peine de le dire.

Quoi ! N'a-t-il pas toujours cette paire d'yeux francs et bleus qui s'arquent en tombant dans le gras de ses joues ? Il pourrait être boy-scout avec ce regard. D'ailleurs, il l'a été. Il est grand, le gros Pete, baraqué, athlétique, des

mains tels des gants de base-ball qui se referment sur sa pinte. Il n'est pas menaçant : il est seul à sa table. Il boit de la Sixpoint parce que c'est la bière locale et qu'elle est rousse comme la serveuse, Candice. Ambrée, c'est le terme approprié. Après tout, peut-être qu'on pourrait dire que Candice est ambrée, elle aussi. Ce n'est pas vraiment le genre de Pete, cette fille, mais c'est la seule dans toute la ville qui l'appelle par son prénom.

Il y a sa sœur aussi, ce n'est pas pareil, c'est sa sœur et puis elle n'est là que de passage, de temps en temps, elle est retournée vivre dans l'Oklahoma où elle a épousé un type qui était avec elle au lycée et qu'elle avait à peine remarqué, à l'époque, mais la vie est étrange et le monde est petit, c'est ce que répète sa sœur sans cesse. Pete n'est pas d'accord. Il avait rêvé d'un monde plus grand.

Parfois, il regarde Candice débarrasser les tables, circulant entre les chaises et les gens facilement comme si un chemin mystérieux s'ouvrait devant elle, imperceptible, elle sourit à tout le monde et se glisse partout, esquivant le moindre obstacle en se coulant dans l'air, il la regarde comme ses épaules bougent et s'effacent, comme son ventre se creuse, son dos se cambre lorsqu'elle se penche, ses hanches bondissent comme une chatte autour des angles des choses, il suit du regard ses bras jaillissant nus d'un débardeur trop large pour elle, les suit jusqu'à apercevoir son flanc et, partant de sous l'épaule, la ligne dessinant contre ses

L'ENVERS DU MONDE

côtes la naissance musculeuse de ses seins, et c'est une simple rêverie qui le prend quand il l'observe ainsi, sans l'avoir décidé, sans réellement penser à elle, à sa poitrine, à ses bras nus, peut-être sans penser à rien, au bout d'un temps ses yeux bleus rougissent un peu et se plissent comme s'ils avaient honte, comme s'ils prenaient soudain conscience de ce qu'ils voyaient, Candice, la seule fille de la ville à l'appeler par son prénom et qui n'est pourtant pas son genre.

La fraîcheur de la bière fait perler de petites gouttes condensées sur le verre. À chaque fois qu'il le lâche, Pete retrouve sa main luisante, moite, la glisse sous la table pour l'essuyer contre sa cuisse. Puis il effleure la poche plaquée, façon treillis militaire, de son large bermuda de toile beige, vérifie que le revolver ne la déforme pas trop, qu'il n'a pas bougé. Le canon enroulé dans un mouchoir et la crosse forment une bosse uniforme, comme un gros portefeuille. Il ne sait pas encore s'il va s'en servir. Il serait bien en peine de dire comment il en est arrivé là.

Il fait toujours chaud à New York l'été, mais cette année on avait battu des records. La nuit elle-même était tiède et moite en ville, la nuit n'offrait aucun répit, à part peut-être dans les parcs, où l'herbe, malgré tout, rejetait dans le fond de l'air une humidité qui passait pour de la fraîcheur. Mais dès le lever du soleil, c'était comme si on avait mis le four en marche, la température montait, montait jusqu'à dix, onze heures, et puis cela devenait uniformément insoutenable pour toute la journée. Plus de 40 degrés Celsius et jusqu'à 90 % d'humidité, même un cigare cubain s'y serait gâté. Vous pouviez à peine rentrer dans le métro tant la chaleur était suffocante, dehors vous vous sentiez écrasé. Le soleil éclatait partout, reflété à des dizaines d'exemplaires par la ville elle-même. Toutes les rues avaient un trottoir au sud. Toutes les rues avaient un ou deux buildings plus hauts que les autres qui vous renvoyaient tous ses soleils au visage.

La climatisation était branchée partout, portes et

L'ENVERS DU MONDE

fenêtres fermées, gouttes vaporisées comme tombant d'invisibles pots de fleurs le long des façades d'immeubles. Le souffle coupé et de la sueur dans le dos dès que vous mettiez un pied dans la rue, et dès que vous rentriez quelque part, au contraire, la clim à fond, 20 degrés maximum, dans toutes les voitures, les rames de métro, les bus, les boutiques et les bureaux, au cinéma, dans les bars, les poils qui se dressent et les lentilles qui sèchent sur place, les vêtements qui se glacent aux endroits où ils collent au corps par la transpiration. Mal à la tête après une heure dehors, plus d'appétit, vaguement nauséeux comme une menace d'insolation et, en poussant une porte, soudain, l'impression d'avoir la gorge étranglée par l'hiver, quelques étternuements, l'angine qui n'est probablement pas bien loin. Il fallait choisir son mal et s'y tenir. Même la nuit, tiède et moite, n'offrait aucun répit.

Pete réussit à capter le regard de Candice alors qu'elle se faufilait entre les tables pour ramasser les verres vides. Il ne sut pas s'il recommanda une pinte pour se donner une occasion de lui parler, une certitude de la revoir bientôt lui amener sa Sixpoint, ou si ce fut parce qu'il avait réellement soif. Il faisait si chaud. C'était vraiment le jour le plus brûlant de toute la semaine. On était un jeudi soir et c'était la veille de la découverte du corps, au chantier.

« Tu as les cheveux de la même couleur que cette bière, Candice.

– Oui, je suppose que c'est un compliment. Mais tu sais ce qu'on dit, Pete, "avec modération".

– N'empêche, tu as les cheveux ambrés.

– C'est parce que je suis de Brooklyn, moi aussi. »

Pete n'était pas de Brooklyn, il n'était même pas de New York. Il avait été policier, ici, pendant une quinzaine d'années. Il avait vu la ville changer, et drôlement, comme si tout le monde avait fait une cure de

L'ENVERS DU MONDE

désintoxication, les immeubles compris. Une *rehab* générale, c'est le même mot pour dire cure et rénovation. La lutte contre la mafia avait été le cheval de bataille du procureur Giuliani lorsqu'il était devenu maire, et pour éradiquer le crime il fallait lutter contre la pauvreté et l'oisiveté qui y mènent tout droit, c'étaient des hommes comme Pete qui s'étaient chargés du sale boulot, nettoyer Manhattan, c'est ce qu'ils avaient fait, mais ce ne sont pas eux qui en profitèrent, ensuite les promoteurs ont fait en sorte que la gangrène ne puisse pas revenir, ils ont fini le travail jusqu'aux clodos et aux vieux sans doute, puisqu'on n'en voit plus. East Village s'est mis à ressembler à Notting Hill, et Pete a déménagé à Brooklyn. Et puis il y a eu le 11 Septembre.

Malgré la cellule psychologique et les groupes de parole, les antidépresseurs et le club de gym de la police, il avait sombré petit à petit. Un avertissement puis une mise à pied, des retards répétés, des erreurs dans les dossiers, un deuxième avertissement et puis finalement cette négociation bizarre, une retraite anticipée de misère et un coup de pouce du bureau du maire pour obtenir ce job à mi-temps, faire visiter Ground Zero aux touristes, en qualité de victime et d'ancien héros. Ancien héros, est-ce que ça existe, ça, comme catégorie, est-ce qu'on ne l'est pas une fois pour toutes ?